Les chroniques des Jean-sans-peurs.

« *On parle de la surprise des premiers navigateurs ; combien plus belle celle de hisser les voiles et de ne revenir jamais, ou, ignoblement en arrière. Et que la terre fût étendue comme le croient les enfants, les voyageurs, les planisphères ? Et qu'il n'y ait pas de bout du monde » ?*
Paul Morand, « Rien que la terre. »

Voyage…

En ces temps de disette liée à la pandémie, musarder libre en toute innocence est devenu difficile. N'oublions pas que les frontières des territoires furent ouvertes il y a peu. Pas pour tous, Certes ! Certains fuient marchent et rament avant d'atteindre un Nirvana improbable. Offrons-nous donc cette digression avant de retrouver, sans doute, la joie du voyage… JMF

Les reflets de la lune sur le carreau brisé et ses lueurs changeantes le transportant vers l'ozone, Julien respire brièvement en ce voyage vers des cieux noirs où des images claires se succèdent et se télescopent parmi les étoiles ***…/…***

Et qu'est-ce que le voyage si ce n'est qu'une idylle avec soi-même, où l'on est assuré de ramener des bribes derrière l'objectif, où le fond, les couleurs, les paysages des pays traversés fugitivement, servent seulement de décor, d'arrière-plan sublimé à l'image que l'on veut donner de soi. Est-ce pour prouver au retour qu'on y est bien allé, le Reflex en bandoulière, prêt à dégainer et mitrailler, ou tendu au bout de la perche pour un selfie immature aux antipodes ? Peur ethnocentrique qui veuille qu'on ne voie qu'au travers du cadre étriqué de son smartphone délaissant ce qui gravite autour. Manque de temps lors de ces voyages ébouriffés qui fasse qu'on ne s'immerge pas dans les usages, la culture et si on en a le temps dans les prémices de la langue.

On peut très bien vivre dans un immeuble au milieu d'inconnus et entreprendre un trek de dix jours en Annapurna et ne rien voir

des peuples des montagnes, guidé par le seul exploit accompli.

Il est si facile de partir d'une tire d'aile à six ou douze mille kilomètres pour musarder une semaine sur une plage exotique et amortir ainsi le décalage… Descendre d'un avion, se tasser dans un bus, puis passer quelques jours alanguis à roussir sur un transat, un cocktail alambiqué à portée de main. Échanger des propos oisifs autour de buffets dispendieux avec ses voisins de table sur ce qui se passe chez soi. S'aventurer peut-être pour une excursion vers un point de vue incomparable ou sur un marché typique pour des achats fébriles de souvenirs autochtones, donnera enfin une note exotique au voyage.

Mais que de souvenirs !

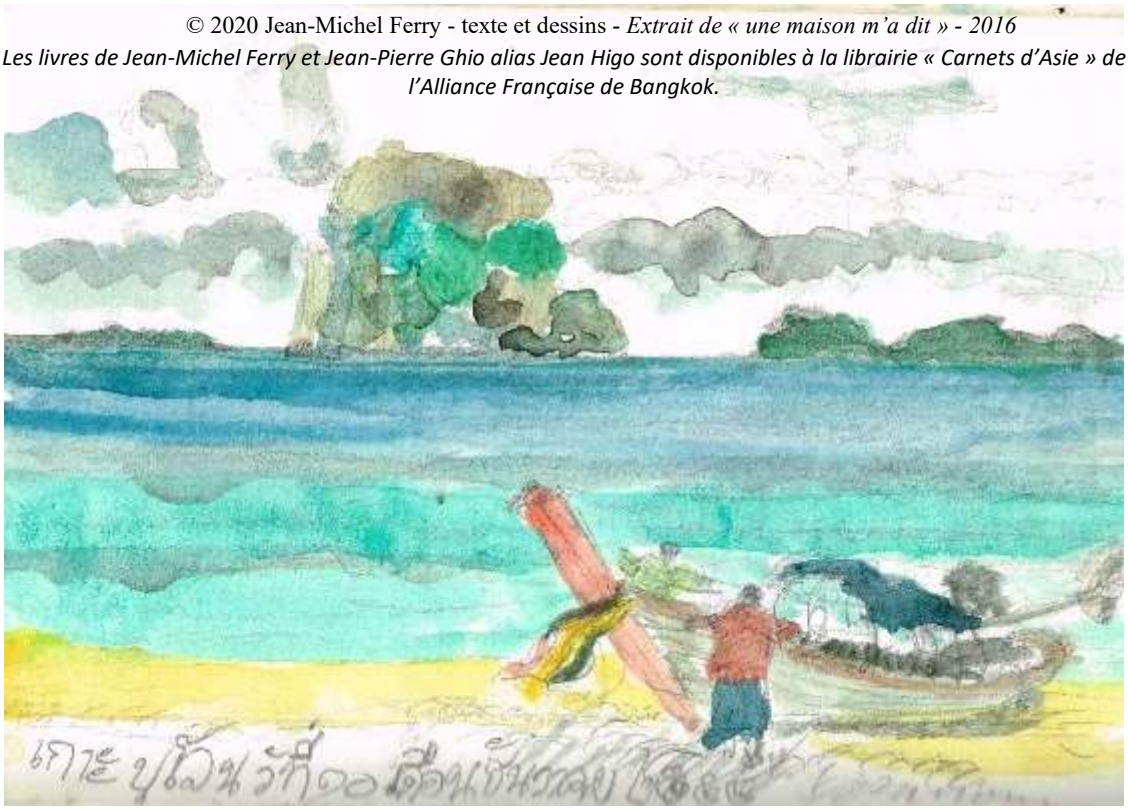
Le voyage est une quête de soi au regard des autres dans l'instant de la rencontre, de l'écoute et de l'échange. Le souci captif de l'accumulation d'images pour des souvenirs futurs nuit à la permanence du voyage. En voyage tout reste ouvert, disponible pour saisir les opportunités, se confronter aux embuches d'autres cultures et jouir simplement des émerveillements. On peut s'affranchir du temps et des saisons, qui font qu'on s'arrête quelque part pour peut-être ne plus revenir… Parce qu'on aura trouvé et rencontré une voie pour un partage, des mains qui s'abandonnent et se confient à d'autres mains ouvertes.

Tout dépend aussi de la manière dont on envisage le voyage ; s'il se réalise un peu au hasard, sans but réellement précis, s'accordant des digressions à la faveur d'une distraction qui en change le cours, comme une improvisation soudaine d'un trompettiste dans une band de jazz. Les voyages comme la vie sont animés par des mouvements de balancier, tantôt joyeux et

primesautiers, nous livrant incrédules aux imprévus heureux, tantôt tendus et stressés quand un événement inattendu perturbe le cours bien balisé du parcours.

Ne parlons pas, bien entendu, de ces voyages organisés, où tout est minuté, où l'on se laisse guider, Non, parlons du voyage où le but n'est pas nécessairement primordial, mais le temps de la rencontre, de l'imprégnation d'un paysage, de l'émotion qui se prolonge, reste essentiel. Le voyage solitaire paradoxalement est souvent plus riche de rencontres possibles. À deux déjà, on se livre à un dialogue où on peut oublier l'essentiel, manquer un regard, une attention ; et puis seul, on se laissera plus facilement aborder et on nouera des liens avec facilité si l'on est sociable et curieux. Le voyage ne devrait pas avoir de limites temporelles ou géographiques et s'affranchir des frontières. Certains voyagent même dans leur tête, avant de se lancer, tel Rimbaud, sur les chemins d'Abyssinie. Tant d'écrivains ont été inspiré par le voyage, Michaud en *Barbare en Asie*, Paul Morand *Rien que sur la terre*, Morgan Sportès *Pour la plus grande gloire de dieu* ainsi que Jean Marcel au Siam *Sous le signe du singe*, les Jean-sans peurs en Thaïlande en sont les émules et tant d'autres entrés en littérature au hasard… du voyage.

On peut aussi simplement voyager dans sa ville puisque l'humanité devient presque totalement urbaine, ou même dans son immeuble, tel Georges Perec. Muriel Cerf en *Antivoyage* écrivait : *« J'ai commencé à parcourir le monde dans une cuve pleine de roses trémières au fond d'un jardin… »*

© 2020 Jean-Michel Ferry - texte et dessins - *Extrait de « une maison m'a dit » - 2016*

Les livres de Jean-Michel Ferry et Jean-Pierre Ghio alias Jean Higo sont disponibles à la librairie « Carnets d'Asie » de l'Alliance Française de Bangkok.